Nés dans les années 1970, les ateliers d'écriture sont entrés dans les établissements scolaires pour le bonheur de tous. Parce qu'ils « déscolarisent » l'écrit, permettent à l'enfant de se risquer sans jugement, ouvrent à l'imaginaire, débloquent des tensions, donnent accès à sa propre intériorité, favorisent l'écoute, obligent à la sincérité, permettent de « raccrocher » à la langue, libèrent des émotions…, ils sont une aventure humaine très riche. Il n'y a pas d'atelier type ni de recette toute faite : chaque animateur, qu'il soit ou non écrivain, se forge sa propre méthode en fonction de son public. Il est cependant des règles à respecter pour que l'atelier porte ses fruits. Dans ce dossier, différents points de vue se confrontent ou se complètent. Quoi qu'il en soit, plus personne ne s'oppose à une telle pratique qui a fait ses preuves auprès de publics très divers, et notamment auprès des jeunes en difficulté.

© E. du Closel

Écrire, c'est vivre un peu plus

Dinard (Ille-et-Vilaine), collège Sainte-Marie, 2 décembre 2004 : journée des communautés éducatives. On s'interroge sur la manière dont on pourrait amener les jeunes à développer leur intériorité. Un groupe d'adolescents s'exclame : *« Inutile de chercher des outils. Nous avons les ateliers d'écriture. Pour nous, c'est le moment le plus important de la semaine ! »* Étonnement de tous. Et avant tout d'Évelyne Plantier, la prof de français qui « commet » cette démarche d'écriture spontanée dans sa classe de 3e – dédoublée pour l'occasion – depuis une dizaine d'années. Mais pour Philippe Granger, le directeur, ces ateliers n'étaient qu'une animation du cours de français. Sans plus. Les voilà mis sur le devant de la scène par les jeunes eux-mêmes. Depuis, c'est une déferlante dans tout le collège. Trois profs se sont formés avec Évelyne Plantier. Les 3e, 4e, 5e, et très bientôt les 6e, tout le monde y a droit. *« Je voyais bien l'impact que ces ateliers avaient sur mes élèves,* confie la prof-animatrice. *Je voulais faire partager ma pratique pour l'étendre ; mais comment, avec quels moyens ? »* Au-delà du collège, c'est devenu une démarche diocésaine, grâce au dynamisme de Laurence Macaigne, directrice du collège Moka de Saint-Malo, qui partage avec Anne Renou la responsabilité de l'animation pédagogique du second degré à la direction diocésaine de Rennes : *« Mon rôle est de rompre l'isolement des établissements. Faire le maximum pour que des réussites qui fonctionnent dans un lieu puissent voir le jour autre part. Je suis adepte de la capillarité. Aujourd'hui, Évelyne anime une formation pour une dizaine de profs de collèges et lycées professionnels ».*

Jeux littéraires

Un saut dans le passé. Au début des années 1970, dans l'euphorie de l'après-mai 1968, on voit naître en France les premiers

ateliers d'écriture qui s'appuient sur l'expérience américaine de *creative writing*. Dès 1968, Anne Roche, de retour des États-Unis, anime des activités de ce type à la faculté d'Aix-en-Provence. De son côté, Élisabeth Bing, dans la lignée d'un Célestin Freinet, découvre l'intérêt de faire écrire des enfants qu'on lui confie dans des instituts psychopédagogiques. Très vite, elle ouvre des ateliers tout public. En 1976, elle publie *Et je nageai jusqu'à la page*[1] qui fera date.

« Quand on se lance dans cette aventure, il faut toujours placer la barre très haut, être exigeant. »

Parallèlement, les membres de l'Oulipo[2] affirment que l'on peut appréhender l'écriture comme une pratique – *« C'est en écrivant que l'on devient écriveron »*, a dit Raymond Queneau. Ils attirent tout un public dans leurs ateliers de jeux littéraires à partir de contraintes très strictes.

Troisième intervenant, le Groupe français d'éducation nouvelle (GFEN), mouvement de pédagogues novateurs, qui phosphore depuis l'entre-deux-guerres et développe au tournant des années 70, parallèlement à Élisabeth Bing et à l'Oulipo, ses premiers ateliers hors école. Mais ses animateurs proposent aussi à leurs élèves des jeux poétiques souvent hérités du surréalisme ou empruntés à des manuels de créativité alors en vogue.

Depuis, les ateliers d'écriture se sont développés au point de devenir une véritable pratique sociale. La réflexion a mûri et les contradictions initiales ont été dépassées. Une certaine institutionnalisation est en cours. Elle se manifeste par des formations à l'animation d'ateliers (*cf.* pp. 25 à 27). Les démarches ont évolué, se sont diversifiées. Des initiatives en tout genre fleurissent dans les mairies, les médiathèques, les musées... Sans parler de l'apport du Net[3].

En milieu scolaire, on a compris l'intérêt de ces pratiques pour dédramatiser et remotiver. À condition de ne pas en faire un cours de français supplémentaire. Les classes à projet artistique et culturel (Pac) ont favorisé encore plus leur implantation. Un écrivain, un conteur y sont alors associés. Mais des coupes drastiques ont été opérées dans les budgets des rectorats, au grand dam de ceux qui voyaient dans cette initiative un moyen d'apporter la culture au plus grand nombre. L'écrivain José Féron-Romano[4], qui travaille dans les zones sensibles de la région parisienne, en sait quelque chose. Il se voit de plus en plus contraint de conduire un atelier en sept à dix séances au lieu de vingt, malgré l'implication réelle de certaines mairies.

Au domaine de Bruté, à Belle-Ile (Morbihan), où l'association Oval[5] organise des séjours longue durée pour classes transplantées, même constat. Jean Mathieu, le directeur-gestionnaire, se souvient : *« Le projet "Lecture-écriture-édition" nous a fait connaître dans les années 90, quand l'écrivain pour la jeunesse François Sautereau a décidé de le lancer, avec pour objectif la publication d'un ouvrage. Les séjours duraient alors trois semaines. Un temps suffisamment long qui permettait une autre approche des jeux d'écriture. Les enfants donnaient leurs tripes. C'était parfois douloureux. Les premiers livres étaient une vraie trace de l'enfant, avec sa pensée, ses peurs, son imaginaire. Les séjours ont dû être raccourcis. On va forcément moins loin. Mais les écrivains s'investissent énormément et adoptent des méthodes pour débloquer les enfants, les libérer, leur donner accès à leur imaginaire. »*

Sincérité obligatoire

Le problème du budget n'a jamais été le souci d'Évelyne Plantier. Ses ateliers se font en interne, sur le temps de cours, sans intervenant extérieur. Mais que sont donc ces ateliers si demandés par les jeunes ? Avec la passion qui l'anime, Évelyne nous l'explique. Au départ, après avoir participé à titre personnel à un atelier à l'Aleph[6], une des adresses les plus réputées dans le domaine, elle se lance dans l'animation avec des personnes en insertion. *« Les résultats sont tangibles. Ces gens se remettent en marche. C'est une forme de thérapie sociale. Cela leur rend une parole perdue. »*

Le travail avec les adolescents avait commencé par un atelier-théâtre, avec un comédien, et l'écriture d'un spectacle sur un « vendredi 13 ». Évelyne Plantier explique : *« L'écriture va très loin, dans la prise de conscience de ce que l'on est, de ce que l'on vit. Elle est un acte fondateur de la personne. C'est profondément identitaire. On touche l'être immédiatement. Il n'y a pas de tricherie possible. En atelier d'écriture, la sincérité est obligatoire, évidente. L'écriture est une source constante d'interrogation. Les gens transforment l'expérience en conscience. Ça désamorce la souffrance. Quand on donne accès à*

« On a travaillé sans s'en apercevoir »

Ce sont des Didier van Cauwelaert en herbe ! Sur 800 participants, les élèves de CM2 de Sainte-Croix - Saint-Euverte, à Orléans, sont arrivés premiers de leur catégorie au concours des jeunes écrivains de *Je Bouquine**. Leur suite de *On a volé Mme Belon*, thriller mêlant mafia russe et galettes bretonnes dont le romancier n'avait livré que le début, a convaincu. Le fruit d'un travail de longue haleine, commencé dès septembre par l'étude de l'amorce : temps employés, style, genre, voix narratives, personnages, ficelles… *« Ensuite, tous les mardis, chacun proposait une suite. On comparait les versions et on choisissait la meilleure »*, détaille Clothilde. *« Et le mieux, c'est qu'on a travaillé sans s'en apercevoir »*, poursuit Catherine.

« Le concours a servi de moteur, mais je multiplie les situations d'écriture. Si l'on va voir Peau d'âne *au cinéma, ils rédigent un conte. S'il l'un d'eux arrive en retard, chacun invente une excuse : l'expression écrite se fait dans la spontanéité »*, explique Martine Deshaye, la maîtresse, soucieuse de transmettre sa passion de la littérature et qui tient aussi deux séances hebdomadaires de lecture. Le but ? *« Inciter, donner envie »*. D'ailleurs, tous les élèves ont un « roman personnel » en cours. Et leur rencontre avec Didier van Cauwelaert, lors de la remise des prix en mars dernier, sert d'aiguillon supplémentaire : *« Vous imaginez, il a envoyé son premier manuscrit à un éditeur à 8 ans !… »* s'émerveille l'un d'entre eux. **VL**

© V. Leray

Gagné ! *Arrivés premiers au concours des jeunes écrivains de* Je Bouquine, *les CM2 de l'école Sainte-Croix - Saint-Euverte d'Orléans ont rencontré Didier van Cauwelaert.*

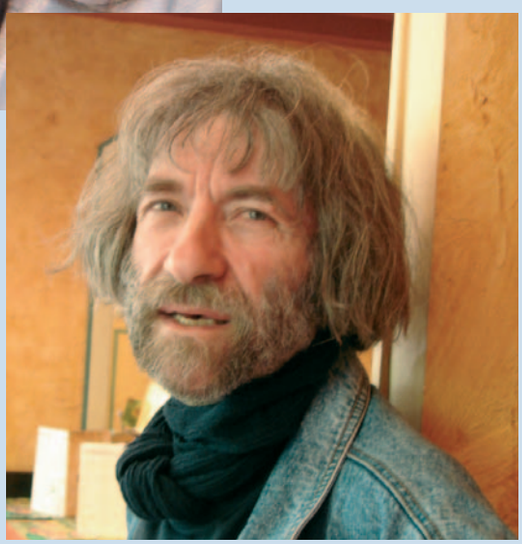
* La nouvelle a été publiée dans la numéro de mai 2006 : www.okapi-jebouquine.com

l'écriture spontanée, en balisant le chemin, bien entendu, avec des règles, des contraintes, les jeunes se lâchent. Ils sont dans l'urgence d'écrire des choses douloureuses. Cela les soulage. Il faut le prendre comme un cadeau, même si c'est difficile. Leur souffrance va leur servir à écrire quelque chose qui va s'échanger. Car, dans un atelier d'écriture, la lecture de son texte à haute voix est primordiale. Ils savent qu'ils ne seront pas jugés. La chose est possible parce que s'instaure un climat d'écoute et de partage aux antipodes des relations scolaires habituelles de jugement et de compétition. »

Rideau rouge

Qu'il s'agisse d'ateliers d'écriture collective (avec élaboration d'un « produit » fini) ou d'écriture individuelle, il y a des constantes et des règles incontournables (*cf.* p. 25) : poser un cadre et des contraintes ; déscolariser l'écrit en faisant fi, dans un premier temps, de l'orthographe et de la grammaire – *« Sinon c'est le blocage assuré »*, affirme Florence Cadier[7], auteur jeunesse qui anime des ateliers dans le cadre de l'association Oval ; proposer des déclencheurs sous forme ludique ; accorder un long temps à l'oral. *« Le moment de lecture à haute voix est pour moi la partie la plus importante de l'atelier,* insiste François Bon, référence incontournable quand on aborde le sujet (*cf.* pp. 28-29). *On accepte le texte, on le reformule, on chemine vers sa compréhension, son inconnu. »* Ce que confirme José Féron-Romano : *« Pour écrire, il faut déjà parler. Les enfants se manifestent par la parole, ce qui leur permet ensuite de passer à l'écrit. »*

Quant aux objectifs, ils sont très divers. Pour Véronique Petetin, des ateliers Élisabeth-Bing, *« les ateliers ne doivent avoir aucune autre finalité que de découvrir le bonheur d'écrire. C'est le principe de gratuité, essentiel »*. Pour des écrivains comme Florence Cadier, il s'agit de *« s'approprier son histoire, de développer son imaginaire, de questionner sa mémoire. Et de montrer que tous sont capables d'écrire, même s'ils ne le savent pas ». « Quand on se lance dans cette aventure, il faut toujours placer la barre très haut, être exigeant,* commente José Féron-Romano. *En Segpa[8], quand un môme sort cinq lignes, c'est une victoire. J'ai souvent affaire à des gamins déstructurés, au vocabulaire très appauvri, adeptes des SMS. Quand ils réalisent que plus ils ont de mots, plus ils peuvent penser, leurs comportements se modifient. »*



Photos : E. du Closel

Trois passeurs de mots. *En haut : Évelyne Plantier, professeur de français au collège Sainte-Marie de Dinard. Ci-contre : Florence Cadier qui assemble les phrases des enfants comme les pièces d'un puzzle. Ci-dessus : José Féron-Romano, animateur et auteur d'un livre sur les ateliers d'écriture.*

> *« Une fois tous les quinze jours, c'est trop peu. On devrait commencer tous les matins par l'atelier. »*

Pour lui, il est bon d'aboutir à un produit fini : *« Une chanson est faite pour être chantée ; un sketch pour être joué ; des poèmes pour être mis en recueil. Ça les valorise énormément. »* Même écho chez Françoise Houbé, institutrice de CM1 à l'école Sainte-Geneviève de Courbevoie (Hauts-de-Seine). Fidèle d'Oval et de Belle-Ile, elle a emmené récemment ses enfants écrire « leur » livre, sous la houlette de Paul Thiès (*cf.* encadré, p. 27). *« Le dernier jour, on leur remet l'ouvrage. Cela se déroule de façon très solennelle. Grand silence. Rideau rouge sur les livres que l'on dévoile. Des enfants pleurent quand on leur donne leur exemplaire. Pleurent et applaudissent. Ils regardent immédiatement si leur nom figure bien dans la liste des "coauteurs". Ils sont très fiers. Ils le bichonnent quand ils le sortent de la valise pour le donner à leurs parents. »*

Fiers de se reconnaître

Pour Évelyne Plantier, dans une démarche d'écriture individuelle, l'objectif diffère. Il s'agit de développer l'estime de soi, de débloquer des tensions, de faire entrer les jeunes en contact avec eux-mêmes. *« Je propose quelque chose de simple qui s'inscrit dans le quotidien. Pas de bluff, pas de production visible de l'atelier, pas de vitrine particulière qui pourrait être plus au service de l'établissement que des enfants eux-mêmes. L'écriture est avant tout une question d'humanité. Tout le monde doit pouvoir y avoir accès. C'est ma priorité au collège. »* Cette démarche est d'autant plus intéressante que la position de l'enseignant-animateur change radicalement. Celui-ci, en effet, en faisant un pas de côté, renonce à la posture traditionnelle de source unique du savoir pour se poser en incitateur. Il propose un temps différent à ses élèves, et en est le témoin. Parfois même l'un des acteurs, en écrivant comme tous les autres et en lisant aussi son texte. *« En faisant cela,* commente le romancier Philippe Raulet[9], *il laisse voir qu'il existe un ailleurs aux mots et au savoir qu'il a charge de transmettre avec obligation de résultat. »*

Mais qu'en pensent les principaux intéressés, les enfants ? Dans ses ateliers, faute de

temps, Florence Cadier assemble elle-même les pièces du puzzle pour rendre le texte publiable. Mais elle le fait exclusivement en piochant dans les écrits que les enfants lui rendent. Il faut voir tous ces jeunes sourire, applaudir, si fiers de se reconnaître dans le texte qu'elle leur lit à haute voix : *« Je suis l'éponge qui reçoit leurs idées, les trie en évitant de leur imposer quoi que ce soit, mais en veillant à respecter la structure de départ de l'histoire. Je les pousse à puiser profondément en eux. Je leur suggère de se mettre à la place de leur héros. Quand ils le font, toutes leurs émotions ressortent. En fait, je suis un passeur de mots. Même une phrase un peu maladroite, je la laisse si elle est belle. C'est ça la richesse de l'atelier. Chacun invente un peu sa propre langue à l'intérieur d'une langue commune. Écrire peut alors devenir un véritable plaisir. Mais l'atelier marche mieux quand il y a une forte implication de l'enseignant. »*

© V. Leray

Enrichissement personnel. *Écrire au sein d'un atelier, c'est aller chercher en soi ce que l'on souhaite partager avec les autres.*

Un voyage

À Dinard, du côté des 3e et des 4e, c'est l'unanimité : *« On dit ce qu'on n'oserait pas dire autre part, on peut exprimer ce que l'on ressent. On n'aime pas spécialement écrire, mais là, ça vient tout de suite, c'est une joie. Ça nous aide à communiquer, mais, une fois tous les quinze jours, c'est trop peu. On devrait commencer tous les matins par l'atelier ; on est tellement libéré après. On approfondit les relations. On écrit pour les autres. Ça change tout. Ça nous tire vers le haut. »*

Dès lors, peut-on ignorer les bénéfices d'une telle pratique, avec ou sans la présence d'un écrivain ? *« Il est indéniable que le travail à partir de textes d'auteurs développe la sensibilité des enfants,* commente Évelyne Plantier. *Ils se coulent dans une forme pour aller chercher en eux quelque chose qui sera partagé. Ce qui est flagrant, c'est qu'ils prennent le goût d'écrire. Cela peut faire sauter des blocages en orthographe. J'ai un enfant très dyslexique, dans une de mes classes. Aux premières séances, il n'écrivait rien. Il avait toujours vécu l'écriture comme une torture. Il fait aujourd'hui des efforts énormes pour dépasser son problème. Quant à leur capacité d'écoute réelle, elle s'est énormément développée. » « Comment ne pourrait-il pas y avoir de répercussions sur les enfants et leur manière d'appréhender la littérature !* s'exclame de son côté François Bon. *C'est un voyage que nous faisons ensemble. On donne et on reçoit. Ils donnent et reçoivent aussi. Ce qui nous augmente ensemble. Au terme d'un atelier, ils sont dépositaires d'un autre savoir d'eux-mêmes : celui qui les confronte à l'inconnu et les en fait porteurs. »*

Écrire et faire écrire donc, parce que, même si les résultats ne sont pas immédiatement quantifiables, chacun affine sa perception, accède à la saveur d'un texte, expérimente le pouvoir de ses écrits sur son entourage. Écrire et faire écrire parce que cela fait mouche à tout instant, et pour cause : les ateliers s'appuient sur la réussite de chacun et la motivation personnelle de tous.

ÉLISABETH DU CLOSEL

1. Éditions des Femmes.
2. L'ouvroir de littérature potentielle compte (ou a compté) parmi ses membres Raymond Queneau, Georges Perec, Michelle Grangaud et Italo Calvino. Anagramme, lipogramme, palindrome… Leurs travaux sont fondés sur une contrainte. Le roman oulipien le plus célèbre est sans doute *La disparition* de Georges Perec (300 pages sans la lettre « e »).
3. Pour ce rappel historique, deux livres ont servi de sources : Philippe Lecarme, Marie Mas, Fabienne Swialty, *Écrire au collège – l'apport des ateliers d'écriture et de leurs pratiques*, CRDP de Lyon, 1999 ; Nathalie Léger-Cresson, *Guide des ateliers d'écriture*, Groupe Express Édition, 2004.
4. Auteur notamment d'*Apprivoiser l'imaginaire - essai sur l'écriture et ses ateliers*, Jasmin, 2002.
5. L'association Organisation de vacances, animations et loisirs (Oval) propose dans ses différents centres en France des séjours très variés. 80 % des classes venant pour le projet « Lecture-écriture-édition » sont de l'enseignement catholique. Internet : http://asso-oval.com
6. Sur internet : www.aleph-ecriture.fr.
7. Cf. *ECA* 286, p. 52.
8. Section d'enseignement général et professionnel adapté.
9. Il anime de nombreux ateliers, spécialement dans le cadre de ces séjours tous frais payés mais productifs que constituent les résidences d'écrivain.

Sur *ECA+* (www.scolanet.org) : bibliographie et compléments d'information relatifs aux auteurs et organisateurs d'ateliers d'écriture cités dans ce dossier.

Une lettre de qualité

Au jeu du portrait chinois, après « Si j'étais une habitation », « Si j'étais un animal », « Si j'étais un ustensile de cuisine »..., les élèves qui suivent l'atelier d'écriture d'Évelyne Plantier ont planché sur « Si j'étais une qualité ». Et l'enseignante-animatrice de préciser qu'ils ont écrit à cette dernière *« en trois temps. D'abord la rétrospective des souvenirs* [...]. *Ensuite* [la] *"célébration" de cette qualité* [...]. *Enfin* [ils lui ont demandé] *quelque chose de précis, quelque chose pour [leur] avenir. »* Exemple :

« Chère gaieté,

Depuis toujours, tu es à mes côtés. Quand je suis triste, tu me remontes le moral. Quand il n'y a pas d'ambiance, tu m'aides à apporter de la joie dans le cœur de chacun. Quand une de mes amies pleure dans son coin, tu es là. Tu sais redonner goût à la vie, tu apportes tellement de bonheur quand c'est le vide total. Voir grâce à toi un visage qui s'illumine de nouveau, c'est magnifique. Quand tout est perdu, qu'il n'y a plus d'espoir, tu sais trouver les mots justes qui réconfortent. Lors d'une tragédie, d'un sinistre, tu es là et tu y seras toujours pour moi. Sans toi, je ne sais pas si j'arriverais à surmonter les épreuves, les obstacles, les coups de blues de la vie. En bref, pour moi, tu es indispensable, donc je suis fière de cette qualité qui est en moi. Tu me rends tellement heureuse que j'aimerais te demander quelque chose et cette chose est la suivante. Est-ce que tu pourrais donner de la joie à chaque personne qui se sent seule ? Je t'en remercie d'avance. À toujours.

Justine »

Atelier d'écriture, mode d'emploi

Si les pratiques varient en fonction des courants, voici quelques fondamentaux pour ceux qui voudraient tenter l'aventure avec leurs élèves.

La venue d'un auteur partageant sa compétence professionnelle dans un atelier d'écriture est toujours un plus mais n'a aucun caractère d'obligation. Toute personne dotée du goût de l'écrit et d'une solide culture littéraire peut animer. Il est toutefois préférable d'avoir suivi une formation ou, au moins, d'avoir soi-même participé à un atelier.

Une séance d'écriture avec des enfants ne doit pas excéder deux heures. Comme pour les adultes, la production d'écrits se prépare avec des lectures et/ou la présentation d'un thème. La lecture de chaque texte par son auteur est suivie d'une discussion collective pendant laquelle il n'y a pas de correction mais des échanges de commentaires constructifs. Le tout se fait sous le sceau de la confidentialité, en mettant de côté les règles syntaxiques et grammaticales, au moins pour les premiers jets.

Les consignes d'écriture

Principale variable d'un atelier, les consignes lui donnent « sa couleur ». Elles peuvent évoquer un thème (le souvenir, un sentiment, la nature…) ou être liées au programme scolaire (décrire une sensation sonore en recourant à des allitérations, comparer deux objets ou animaux, jouer sur la polysémie d'un mot…).

On peut utiliser la littérature dite enfantine – poèmes de Jacques Prévert, de Claude Roy, romans d'Azouz Begag… – ou des textes plus difficiles d'accès, plus proches du mystère de l'écriture – Rimbaud, Lautréamont ou Ponge – qui peuvent favoriser la créativité.

Les jeux oulipiens (*cf.* note 2, p. 24), ludiques, donnent à voir la matérialité de la langue et aident à lever les inhibitions, mais ils ne doivent pas empêcher l'écriture sans contrainte.

Gare à la psychologie !

Pour les productions autobiographiques relatant un vécu difficile, Véronique Petetin déconseille aux animateurs de se livrer à une analyse psychologique ou de parler à l'enfant de cet épisode comme d'une réalité (du moins dans le cadre de l'atelier) : *« Il faut lui laisser la chance d'en avoir fait une création littéraire et le considérer comme tel. »*

Une double casquette

L'enseignant peut installer symboliquement sa classe dans un « à côté de l'école », en changeant de salle, en modifiant sa disposition, en adaptant son vocabulaire. L'élève peut avoir un premier cahier, où l'adulte n'a droit de regard que s'il y est invité, et un second cahier pour le travail des textes.

La réécriture

Elle ne doit pas être systématique, ni imposée, mais suggérée. Les ateliers Bing ne la pratiquent qu'après un temps de « réassurance » qui permet de se distancier du texte. L'auteur reste maître de ses choix et l'exercice réclame précautions, empathie et sensibilité. Certaines productions réécrites peuvent faire l'objet d'une exposition, d'un recueil. Mais ce projet ne doit pas guider l'atelier.

L'évaluation

Beaucoup la désapprouvent. Néanmoins, ceux qui pratiquent régulièrement des ateliers en cours notent certaines des productions qui ont été retravaillées, en négociant la grille de notation avec les élèves et sans mettre, bien sûr, de « mauvaises notes ».

VIRGINIE LERAY

Où se former ?

- Maison des écrivains, Hôtel d'Avejan, 53 rue de Verneuil, 75007 Paris. Tél. : 01 49 54 68 80. Internet : www.maison-des-ecrivains.asso.fr
- Maison du livre et des écrivains, 20 rue de la République, 34000 Montpellier. E-mail : paul.fabiani@wanadoo.fr
- Aleph-Écriture, 7 rue Saint-Jacques, 75005 Paris. Tél. : 01 46 34 03 59. Antennes régionales à Lyon, Angers et Bordeaux. Site internet : www.aleph-ecriture.fr
- Ateliers d'écriture Élisabeth Bing, 10 rue Boutebrie, 75005 Paris. Tél. : 01 40 51 79 10. Internet : www.ateliersdecriture.net
- Fédération Vivre et l'Écrire, 12 rue de Recouvrance, 45000 Orléans. Tél. : 02 38 53 74 38. Internet : http://vivreetlecrire.free.fr
- Groupement français pour l'éducation nouvelle (GFEN), 14 avenue Spinoza, 94200 Ivry-sur-Seine. Tél. : 01 46 72 53 17. Internet : www.gfen.asso.fr - Autres contacts : GFEN Aquitaine, Michel Ducom, 8 allée de la Petite-Savoie, 33140 Villenave-d'Ornon ; Odette et Michel Neumayer, 1 allée de la Sainte-Baume, 13470 Carnoux-en-Provence.
- Le Manège, Esplanade Jeannie-Mazurelle, rue Pierre-Bérégovoy, BP 681 - 85017 La Roche-sur-Yon Cedex. Tél. : 02 51 47 83 99 - (Formations : cette année à Nantes, l'an prochain à Angers.)
- Évelyne Plantier (*cf.* pp. 21 à 24) organise des formations avec différents organismes (Institut de formation des professeurs de Bretagne, Institut de formation professionnelle de l'enseignement catholique de Normandie, Service pédagogique interdiocésain de Versailles…). Tél. : 06 87 11 68 66. E-mail : arpae35@yahoo.fr
- Université de Provence - Centre Saint-Charles, DU Animateurs d'ateliers d'écriture, Service formation continue, Case 20 - 3 place Victor-Hugo, 13331 Marseille cedex 3. Internet : www.up.univ-mrs.fr//wffae/
- Université Paul-Valéry, Route de Mende, 34199 Montpellier Cedex 5. Tél. : 04 67 14 55 55. Internet : www.univ-montp3.fr/sufcoweb/

Ces deux dernières formations sont les seules délivrant un diplôme reconnu. Mais les universités de Grenoble, Clermont-Ferrand, ou de Jussieu et de la Sorbonne, à Paris, proposent aussi des stages d'écriture.

Quelle place pour la création à l'école ?

Les bienfaits pédagogiques des ateliers d'écriture font aujourd'hui l'unanimité. Reste à organiser l'offre de formation dédiée aux enseignants afin de les aider à articuler cette pratique de liberté et les exigences du cadre scolaire.

© E. du Closel

Deux temps. *Évelyne Plantier, en atelier avec des 4e : écrire mais aussi lire à haute voix.*

Libérer sa plume, prendre plaisir à créer, se jouer des règles du bon usage… *« À l'origine, les ateliers d'écriture se sont construits contre un modèle scolaire cantonné à l'analyse des grands auteurs au détriment de la pratique d'une écriture créative, réservée à l'élite littéraire »*, rappelle Véronique Petetin, héritière d'Élisabeth Bing (*cf.* pp. 21 à 24). Lorsque cette dernière lança les premiers ateliers d'écriture grand public dans les années 70, elle refusait d'ailleurs leur mise en place à l'école. Mais, en 1999, ces mêmes ateliers ont été inscrits aux programmes officiels[1]. Ils suscitent depuis l'engouement croissant d'un corps enseignant en quête de pratiques innovantes. *« Nous avons déscolarisé l'écriture pour mieux la rescolariser dans sa dimension culturelle, son rapport au savoir, au pouvoir »*, se félicite Michel Ducom, secrétaire général du Groupement français pour l'éducation nouvelle[2], enseignant retraité et fervent promoteur des ateliers d'écriture. Une réconciliation encore balbutiante, l'institution tardant à organiser la formation des enseignants à ces pratiques, et certains animateurs d'ateliers, dont Véronique Petetin, redoutant *« l'instrumentalisation pédagogique » : « Nous apprenons aux enseignants que nous formons à suspendre leur souci d'efficacité afin de laisser la finalité artistique primer sur les apprentissages. »*

Au contraire, Alain André, professeur de français qui a créé en 1985 le cercle d'écriture Aleph[2], considère que *« s'accrocher à une liberté retrouvée et occulter les contraintes scolaires, risque de condamner les ateliers à rester en marge, optionnels, alors qu'ils peuvent modifier en profondeur l'enseignement du français »*.

Apprendre la langue en s'y essayant, de l'intérieur, c'est l'objectif de Christiane Rebattet[3]. Enseignante en cycle 3, elle a appuyé pendant quinze ans son enseignement du français sur des ateliers d'écriture. Aujourd'hui intervenante, notamment au centre de formation pédagogique (CFP) Emmanuel-Mounier[4], à Paris, elle partage et poursuit *« cette démarche empirique, faite de tâtonnements »*.

Délicate contrainte

À travers de multiples jeux oulipiens (*cf.* note 2 p. 24) et de propositions d'exercices, parfois réalisés à partir d'inducteurs grammaticaux ou syntaxiques liés au programme, elle vise à *« concilier les apprentissages et le plaisir, sans oublier la découverte de soi-même, inhérente à toute écriture »*.

L'enseignement s'en trouve assoupli, ponctué de sorties d'écriture au marché, au musée ou d'échanges où *« la parole et les savoirs circulent entre les élèves et non plus de l'adulte vers l'enfant, ce qui enrichit les relations »*. Mais, *« tout en désirant faire entrer la subjectivité dans la classe »*, Christiane Rebattet s'attache à structurer ses ateliers, car *« en cours, il faut s'adapter aux obligations scolaires »*. Parmi elles, la réécriture de certains travaux, avec correction de l'orthographe, ou la délicate contrainte de l'évaluation, désapprouvée par de nombreux animateurs d'ateliers. Sans la systématiser, Michel Ducom, lui, la juge envisageable *« car l'atelier d'écriture permet justement de trouver de nouveaux modes d'évaluation, en concertation avec les élèves, par exemple »*.

Parce qu'il bouscule les critères scolaires et la relation hiérarchique maître-élève, parce qu'il met en lumière une subjectivité souvent redoutée, l'atelier d'écriture a longtemps effrayé, avant que son bénéfice pédagogique ne s'impose : *« Au début, je recevais un accueil hostile alors que maintenant les professeurs participent aux ateliers que j'anime dans leur classe. Depuis six ans, je donne même des cours à l'IUFM[5] de Rouen. Le rectorat a aussi accompagné le mouvement puisqu'il propose et organise la venue d'auteurs dans les établissements »*, constate Johanne Rateau, écrivain issue de l'école Bing.

Petit à petit, l'écriture créatrice fait donc son chemin à l'école.

Tandis que, de manière ponctuelle, les enseignants formés aux ateliers en diffusent la pratique, les programmes favorisent cette évolution : en 2002, une épreuve d'invention a été ajoutée en troisième sujet des épreuves anticipées de français du baccalauréat[6], et le concept d'« observation réfléchie de la langue » (ORL), en primaire, entend décloisonner l'apprentissage de la grammaire et de la syntaxe en les contextualisant dans l'écriture et la lecture[7].
Ces nouveautés, parfois jugées modélisatrices, n'en sont pas moins encouragées par les centres de formation pédagogique (CFP), tel Emmanuel-Mounier[8], à Paris, qui étoffent ainsi leur cursus. En plus d'interventions sur la pédagogie des projets d'écriture, depuis deux ans les étudiants suivent eux-mêmes des ateliers et, cette année, le diocèse d'Orléans a adressé ses premières demandes de formation continue sur l'ORL. Intervenante dans ce domaine, Virginie Clément, jeune professeur des écoles, elle-même sensibilisée à ces innovations par le CRFP[9] parisien Sainte-Geneviève, explique comment des CM2 peuvent intégrer les notions à travers la rédaction d'un roman policier en trois chapitres : *« Cette transversalité doit beaucoup aux ateliers d'écriture. Comme eux, elle fait naître chez les élèves une conscience métalinguistique. »*

Requête

Petit à petit, l'écriture créatrice fait donc son chemin à l'école. Même si elle n'emprunte pas toujours la forme classique d'un atelier d'écriture conduit par un animateur aguerri. Une formation sérieuse ou, au moins, le suivi personnel d'un atelier, constitue pourtant aux yeux de nombreux spécialistes une condition nécessaire qu'il faudrait inciter les enseignants à remplir. Chaque année, ils sont quatre, sur vingt étudiants, à suivre le diplôme universitaire d'animateur d'ateliers d'écriture de l'université de Provence[2] où enseigne Corine Robet, également professeur en lycée : *« Les ateliers lèvent une situation quasi schizophrénique, où les profs font du français sans écrire. Ils apprennent aussi à recevoir les travaux d'élèves comme des dons et à les valoriser comme tels. Cela devrait faire partie de la formation initiale, or les enseignants prennent sur leurs deniers et leur temps libre pour l'apprendre. »* Corine Robet projette donc de solliciter l'association territoriale Formiris dont elle dépend, afin que son diplôme universitaire entre dans le panel des formations continues subventionnées.
Une requête faite en connaissance de cause, car l'enseignement catholique se montre sensible à ces pratiques novatrices. Alain André note par exemple que *« sans qu'il y ait eu de projet de dispositif permanent, nous avions beaucoup collaboré avec l'Unapec[10] et nous intervenons dans de nombreux établissements catholiques, notamment en région lyonnaise »*. C'est à l'université catholique de l'Ouest[11], que Françoise Neveu, formée à l'école Bing, a trouvé à enseigner à des étudiants les bases de la recherche en pédagogie sur les ateliers d'écriture. *« Un cours de Master unique en son genre, où les étudiants apprennent davantage à se poser des questions qu'ils ne trouvent de recettes ! La poursuite des recherches, encore embryonnaires dans ce domaine, me semble un préalable à la diffusion des ateliers scolaires. La difficulté étant de trouver une pratique à la fois suffisamment théorisée et en prise avec la réalité du terrain. »*
L'équilibre délicat entre une institutionnalisation qui dénaturerait les ateliers d'écriture et une pratique trop extérieure à l'enseignement reste à trouver.

VIRGINIE LERAY

1. Dans les programmes du primaire et du collège, au même titre que les ateliers de danse, de musique ou de théâtre.
2. *cf.* « Où se former », p. 25.
3. Ses livres, *Créer des ateliers d'écriture* et *Animer des chantiers d'écriture* (Hatier, coll. « Questions d'école », 1997) proposent de multiples exemples de situation d'écriture. Elle intervient aussi aux ateliers Ciclop, à Paris (tél. : 01 40 59 44 14).
4. Tél. : 01 56 58 53 20. Internet : www.cfpmounier.net
5. Institut universitaire de formation des maîtres.
6. *BO* n° 26 du 28 juin 2001.
7. *BO* hors série n° 1 du 14 février 2002.
8. Sur internet : www.cfpmounier.net
9. Centre régional de formation pédagogique. Internet : www.cfpstgenevieve.asso.fr
10. Union nationale pour la promotion pédagogique et professionnelle dans l'enseignement catholique, devenue la fédération Formiris. Internet : www.formiris.org
11. Tél. : 02 41 81 66 00. Internet : www.uco.fr

Un fait étonnant

Les CM1 « Framboise » de Sainte-Geneviève, à Courbevoie (Hauts-de-Seine), ont écrit ensemble, sous la direction de Paul Thiès*, *Gurwann et la conque magique***. Selon Françoise Houbé, la directrice de l'établissement : *« Un tel atelier se prépare. Pendant des mois, nous avons lu Paul Thiès, nous avons pensé Paul Thiès. L'objectif ? Développer l'imaginaire, l'écriture spontanée ; montrer ensuite que les règles qu'on apprend en classe, ça peut servir et que ce n'est pas si ennuyeux. Fait étonnant, les élèves très scolaires, en tête de classe, participaient peu à l'atelier. »*
Quoi qu'il en soit, l'objectif a été atteint. Extrait à l'appui :
« Chap. 2 – La conque mystérieuse
[…] *Cette nuit-là, le garçon a beaucoup de mal à trouver le sommeil. Lorsqu'il s'endort enfin, il fait de drôles de rêves. Il se retrouve au milieu de l'océan et nage au milieu de sirènes aux longs cheveux bleus, verts ou blonds comme les blés, et aussi des fantômes des marins du "Cordelia". L'orphelin reconnaît même le spectre du capitaine Le Bihan. Il voudrait lui parler mais le fantôme s'enfuit ! Dans son rêve, Gurwann chevauche ensuite un dauphin qui l'emmène dans une épave engloutie aux mâts brisés mais pleine de coffres, de trésors, de pièces brillantes, puis dans une grotte profonde et lumineuse, puis dans un palais d'écume au sol et aux murs blancs comme la neige, aux tapis d'écailles scintillantes. Des escaliers d'algues et des meubles ou des miroirs de coquillages décorent les pièces. D'autres sirènes nagent entre de hautes colonnes de marbre, parmi des ruines très anciennes, au-dessus de dômes, de coupoles, de balcons magnifiques. On se croirait au milieu de l'Atlantide* […] »

* Cet auteur jeunesse a notamment publié *Plume le pirate* (Père Castor-Flammarion, 2003) et *Gloups chez les cannibales* (Rageot, 2003).
** Publié par l'association Oval, dans sa collection « Récits », sous la direction de Paul Thiès.

« On se casse la jambe aux sports d'hiver, doit-on interdire le ski ? »

L'écrivain François Bon, un inconditionnel des ateliers d'écriture, a publié *Tous les mots sont adultes*[1]. Il nous fait part de sa réflexion, loin de toute mode et de tout cliché.

© Éditions Fayard

Dans quelle mouvance d'ateliers vous inscrivez-vous ?
François Bon : Pourquoi d'emblée s'étiqueter dans une « mouvance », alors qu'on promeut une démarche – pour les élèves – radicalement personnelle ? Le domaine de l'écriture est assez vaste pour des pratiques différemment enracinées, et des recherches dans plusieurs orientations aussi. Si j'ai une affinité, c'est plutôt avec les modes d'approche du *creative writing* pratiqué dans les facs américaines, qui continue de tant effrayer nos universités à nous.

Petit retour sur le passé. Quand et comment sont nés les ateliers d'écriture dans les écoles ?
F. B. : Formulée ainsi, la question laisse croire qu'il existe un monolithe appelé « ateliers d'écriture », ce qui n'est pas le cas. On peut mener des expériences remarquables avec des profs de sciences, des croisements avec les disciplines du corps. Des gens comme Anne Roche ou Claudette Oriol-Boyer menaient déjà ces expériences en 1971, 1973… Pour ma part, j'ai animé mon premier atelier d'écriture au lycée Jacques-Brel de la Courneuve, en 1991. Je savais que j'allais rencontrer une classe de première toutes les semaines pendant trois mois. Je n'avais aucune idée de ce que je leur demanderais. J'ai apporté le *Journal*[2] de Kafka, puis, une autre fois, *Espèces d'espaces* de Georges Perec. Si j'ai appris quelque chose, c'est par les textes des élèves eux-mêmes.

Ces ateliers en milieu scolaire se multiplient sous des formes diverses. Est-ce un simple phénomène de mode ou cela correspond-il à quelque chose de profond ?
F. B. : Le développement des ateliers d'écriture se heurte à une véritable hostilité de fond, notamment de la part de l'inspection générale des lettres. Agressivité de plus en plus déplacée et nuisible, à mesure que ces expériences gagnent en évidence et solidité, que les résultats en sont plus nets. Par contre, oui, de plus en plus d'enseignants utilisent l'écriture créative en complément de leurs cours, de la maternelle à l'université. Mais faute de cet appui institutionnel, on se prive de l'évaluation, de la formation, et donc de solidifier un domaine qui ne s'oppose pas à la transmission traditionnelle de la langue et de la littérature, mais permet – j'en suis persuadé – d'ancrer le recours à la langue dans une idée de nécessité, de confiance, quels que soient les élèves auxquels on a affaire. Les enseignants ne sont guère aidés par leur administration.

Peut-on faire émerger, de cette palette d'ateliers, des « constantes » ?
F. B. : Oui, je le crois sincèrement. Des questions portant sur l'espace, les territoires, les trajets dans un monde profondément bousculé où tout est plus difficile à nommer. Des questions portant sur l'identité et son énonciation, après trois décennies d'un brassage sans précédent, à forte incidence culturelle. Sur l'utilisation de formes narratives contemporaines, qui sont des outils extrêmement puissants, permettant même aux plus fragiles de se saisir de leur réalité immédiate, mais à l'utilisation desquels nous ne sommes pas forcément préparés. Ainsi, il y a certainement une « bibliothèque » commune aux ateliers d'écriture, où des livres comme *Espèces d'espaces* de Georges Perec, *Vous qui habitez le temps* de Valère Novarina, *L'usage de la parole* de Nathalie Sarraute, *Méthodes* de Francis Ponge ouvrent à des mondes littéralement inouïs.

Les formations qui existent aujourd'hui ne risquent-elles pas d'institutionnaliser les ateliers d'écriture ?
F. B. : Je ne suis pas skieur mais votre question me fait penser à ceci : *« On se casse fréquemment la jambe aux sports d'hiver, doit-on interdire le ski ? »* Faire travailler des élèves sur *Lambeaux* de

Charles Juliet, savoir comment s'y prendre, moi je veux bien courir le risque qu'on l'institutionnalise. La langue est une instance libre, c'est sans doute ce qui effraie l'institution, mais c'est aussi une garantie de respiration, même si on développe ces expériences. Le danger aujourd'hui crucial, du moins en France, c'est la volatilisation des stages de formation d'enseignants à l'écriture créative. Pour se former aux ateliers, les enseignants payent de leurs deniers des formations, par exemple chez Aleph-Écriture, qui fait cela très bien d'ailleurs.

Doit-on se contenter de libérer des émotions ? Faut-il se contenter d'un premier jet, avec les jeunes... L'animateur doit-il structurer ses ateliers, passer par des aspects techniques ?
F. B. : Mais où prenez-vous cette idée qu'écrire c'est d'abord « libérer des émotions » ? Et qui « se contente d'un premier jet » ? Quel vocabulaire étrange ! L'atelier d'écriture, surtout en milieu scolaire, dépiste souvent des réalités très dures, sans le vouloir. Ce n'est plus le travail de l'écrivain, c'est celui de la structure accompagnante, de l'enseignant. Nous intervenons dans une relation confiante et déjà privilégiée entre une classe et tel enseignant : nous sommes plutôt un facteur d'instabilité, de mise en risque. Mais l'émotion, rien de plus fragile en écriture. Certains exercices que nous pratiquons seraient plutôt là pour nous rééduquer à l'émotion, nous réapprendre à la recevoir dans le mouvement ordinaire des jours. La difficulté n'est pas d'écrire, mais plutôt d'apprendre à prendre de la distance par rapport au texte pour son « retravail ». Cela aussi suppose des exercices précis, techniques, d'écriture par couches successives, de reprise, concentration ou élargissement. Un domaine où vraiment je me régale à apprendre.

L'enjeu est-il de parvenir à un écrit publiable ?
F. B. : Clairement, non. Si tel participant a appris, dans un cycle d'ateliers d'écriture, à orienter ses lectures et à canaliser son travail d'écriture, mon but est atteint. Mais la question a un envers, plus intéressant. D'abord, les formes dans lesquelles on est amené à faire vivre les résultats d'un atelier d'écriture sont multiples : enregistrements audio, lecture publique, supports inattendus (je me souviens qu'à la Boutique d'écriture de Montpellier, avec Hervé Piekarski et Line Colson, nous avions imprimé nos textes sur les sachets dans lesquels le boulanger du quartier enveloppait les croissants du dimanche). Là où on mène des ateliers, on apprend à recevoir les textes des autres. On fait intervenir des auteurs, ils viennent lire leurs textes, et les lieux d'écriture deviennent des lieux privilégiés pour la lecture à voix haute, un partage qui ne passe pas forcément par le livre et qui pourtant est pleinement littérature. Quand on accueille l'écrivain pour une lecture, on l'accueille dans l'air qui résonne encore des mots qui sont les vôtres. De nombreux lieux d'écriture commencent ainsi à voir le jour, où la littérature mêle lecture et écriture : les bibliothèques publiques semblent aussi se réveiller, sur ce terrain.

Comme le dit Armand Gatti,* « il ne saurait y avoir intégration au monde sans maîtrise du verbe ». *L'atelier doit-il avoir pour but principal une réelle appropriation de la langue ?
F. B. : Que je n'aime pas ce vocabulaire du « doit », du « principal », de cette « réelle appropriation » – vous me voyez dire : *« Nous allons procéder à une fausse appropriation de la langue »* ? Cela dit, à partir de *L'art poétic'* d'Olivier Cadiot, on peut aussi faire un bel exercice dans ce sens, autour de la langue morte, des notes de service, du jargon technique. Envoyez une classe de cinquième noter pendant une demi-heure chrono tout ce qu'on peut entendre dans les couloirs et en écoutant aux portes (dont celle de la salle des profs) sans se faire prendre (mais en ayant eu soin de prévenir le proviseur de l'exercice !) : paradoxalement, rien de mieux pour travailler à rétablir le lien à l'école dans sa mission collective, la responsabilité partagée qu'on en a. Je ne plaisante qu'à moitié. Cette magie du verbe qu'évoque Gatti, c'est ce qu'il place dans la langue des oiseaux, ou de la neige qui a été son seul aliment dans sa fuite à pied de Hambourg à Bordeaux en plein hiver de la guerre. Je ne propose pas d'intégration au monde. Nous sommes d'avance intégrés à ce monde qui est le monde en partage. C'est la dépossession de la langue qui organise la séparation, reste l'outil de la domination qui exclut, rabaisse, méprise. Alors oui, le « verbe » réappris ensemble nous rend plus forts. Dans le début d'un cycle d'ateliers en classe, je fais souvent travailler sur un bref trajet répété très souvent : de la cité à l'école. Il y aura les arrêts de bus, les paroles entendues, la difficulté à décrire ces franges abîmées de la ville. La réaction sera souvent celle d'une défiance : *« C'est nul, monsieur. »* Et puis tout d'un coup, on découvrira les potentialités de ce qui est écrit, les films qu'on pourrait en faire, la vie du sans-abri dans une dignité restaurée parce que voilà les trois mots qui le font ici exister, ou bien, en plein milieu du rond-point de la quatre-voies, sous l'immeuble, « l'igloo » où on a établi son territoire de rêve, son île secrète à pensée.

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉLISABETH DU CLOSEL

1. Fayard, 2000, 278 p., 19 €.
2. Les références des livres cités dans ces pages sont sur ECA +.

Journal d'un enfant de Saint-Paul
(1938)
Réalisé par la Classe de 4ème Opale du Collège Saint-Paul avec Michel Etiévent, écrivain et Colette Delavigne, documentaliste

Le matin de la mort de Mémé

Guidés par l'écrivain et historien Michel Étiévent et par Colette Delavigne*, leur documentaliste, les élèves de la 4e Opale du collège Saint-Paul-sur-Isère (Savoie) ont rédigé le journal à peine imaginaire d'un de leur camarades de… 1938. Extrait :

« 2 février.
Ce matin, Mémé ne respirait plus, elle était partie dans la nuit. Envolée au pays des anges. Sans moi. Partie, ma mémé à moi, je ne la reverrai plus. Larmes près du fourneau. Ma douce mémé à moi, je n'ai plus envie de vivre moi non plus. J'aimais trop ma mémé, même si elle ronflait, même si des fois elle rouspétait.
"Quand un vieux s'en va, c'est une bibliothèque qui brûle", a dit Victor Hugo. C'est vrai, il a raison, le poète, elle savait tout, Mémé. Une vraie encyclopédie. Les continents, les océans, les montagnes de l'Himalaya ou de Savoie. Et puis, elle était tendre, Mémé, elle savait me réconforter, faire des petites confiseries juste pour moi et mes amis. Mémé, t'es sûre que tu veux t'en aller, réponds, Mémé. Elle ne bouge plus, Mémé, elle a le visage paisible que la mort a défroissé. Ma mémé... »

* Contact : Colette Delavigne, Collège Saint-Paul, 73730 Saint-Paul-sur-Isère. Tél. : 04 79 38 20 07.
E-mail : cdi.st.paul@wanadoo

Sur *ECA +* (www.scolanet.org) : l'intégralité de notre entretien avec François Bon et les références de tous les livres cités dans ces deux pages.